

Elle est assise dans son fauteuil électrique, face à la vitre, le dossier droit. Seul dépasse le sommet du crâne, que ceint une aura de cheveux blancs, fins comme des toiles d'araignée. Quelques flocons voltigent dans le cadre. Ils évoquent un téléviseur allumé au creux de la nuit. Combien de fois, passant impromptu sur le chemin de la banque, ne l'ai-je pas trouvée endormie devant le papillotement hypnotique de l'écran !

Il fait sombre dans la pièce. Les rideaux sont pourtant grands ouverts. Le personnel y veille, les vieux ont besoin de lumière. Dans mon dos, la porte se referme en chuintant. Mamma ne réagit pas. Je pose sur la table deux paquets de gaufrettes. Pur beurre, comme le petit Chaperon rouge. Mets au frigidaire la bouteille de Campari et celle de Chardonnay, couche sur la tablette celle de Carménère. Sa provision pour la semaine, blanc le midi, rouge le soir. L'infirmière ou l'aide-soignante lui en sert un verre puis les met hors de portée. Non que Mamma soit devenue pocharde après une vie de sobriété, mais à peine a-t-elle bu qu'elle ne s'en souvient plus.

Je la vois se pencher, suivre du doigt la dérive d'un flocon sur la vitre. Je m'approche en catimini. Et soudain, elle fait un mouvement de la tête pour me tendre sa joue : « Tu es plus silencieux qu'un voleur, mais je t'ai entendu, j'ai gardé l'ouïe fine. Seulement, avec ma nuque !... »

– Tu as vu le kiné ?

– Bah ! Pour quoi faire ? Je vous coûte bien assez. Quand je regarde devant moi, je n'ai pas mal. Et à mon âge, plus besoin de se retourner, personne ne vous suit ! »

Jamais, du temps de sa lucidité, elle ne se serait permis ce genre de boutade. Qu'a-t-elle caché d'elle-même ? Quel est cet humour

désabusé qu'elle laissait rarement transparaître pour le reprendre aussitôt ?

Je pousse une chaise contre le fauteuil et lui enlace les épaules. Elle ne bronche pas. Mais je vois du coin de l'œil qu'elle sourit.

– La neige derrière le carreau m'a toujours fascinée...

– Où ça ? Pas dans ton enfance ! Tu nous as toujours parlé des hivers si doux à Lošinj. Et sûrement pas non plus à la maison !

Le fleuve adoucit les températures de la vallée. À peine s'il y neige deux fois l'an et ça ne tient jamais. Trois malheureux flocons s'infiltraient dans la ruelle. Ils semblaient sales, incrustés de poussier. Comme le mur du voisin, que nous avons perpétuellement sous les yeux.

– Je sais encore ce que je dis, quand même !

Réminiscence de la télé ? Ou a-t-elle fait siens les récits de Papa ? Il n'en parlait guère de son Herzégovine, seulement quand il avait un verre dans le nez, à Noël, ou à la fête du patelin. Alors, l'émotion charriait les gels de quatre mois, les patinoires, les bagarres de boules, contempler le blizzard dans la chaleur du poêle à charbon, puis au matin, gourde de sommeil, dégager la porte, se creuser à la pelle un couloir pour aller à l'école...

Et puis ce rude hiver de 45, dans la montagne entre la Slovénie et l'Autriche, la capote militaire dont il se dépouille afin d'en couvrir les épaules d'une inconnue transie de froid qui traîne derrière le groupe. Mythe fondateur de la famille, elle fera office de couverture sous laquelle ils se réchaufferont l'un l'autre. Ils n'ont jamais dit qu'ils m'avaient conçu là, mais les dates concordent.

Il neigeait aussi lorsqu'il y a trois ans nous avons apporté ses meubles familiers, la Senseo, le téléviseur, le radio-CD, les photos pour accrocher aux murs. La pelouse était blanche, les arbres sur lignés. J'ai installé devant la fenêtre le fauteuil électrique. Nous le lui avons offert pour ses quatre-vingts ans, peu après sa dernière

escapade à Liège. Elle qui n'avait jamais possédé que de pauvres sièges en skaï était tombée en arrêt devant la vitrine.

Sans regarder son nouveau cadre de vie, elle a traversé la pièce aux bras de ses deux enfants pour s'y laisser choir. Une biche et son faon ont paru à la lisière, alléchés par les restes dont le personnel garnit une mangeoire. Deux merles se sont posés sur la rambarde en fer de la terrasse. Ils ont picoré la terre d'un bac à fleurs, nous ont toisés de leurs petits yeux, puis, comme s'ils étaient venus lier connaissance et se montraient satisfaits, ont filé dans le ciel.

« Merci de m'emmener en vacances », a-t-elle dit.

Nous le lui avions cent fois proposé, elle n'avait jamais accepté.

Je l'avais découverte frigorifiée sur le carrelage de sa cuisine. Le médaillon « Télésecours » pendait à sa poitrine. Pas un instant elle n'avait pensé à presser le bouton. « Ça fait bien deux heures », avait-elle prétendu. Mais ce pouvait être deux jours, Antonia passait le dimanche, moi le mardi et le jeudi. Nous lui préparions des assiettes qu'elle n'avait qu'à se réchauffer au micro-ondes, mais que nous retrouvions de plus en plus souvent intactes sur les claies du réfrigérateur.

Je faisais ses courses aussi. Quand le cancer a cloué Josefa au lit, je l'ai prise avec moi chaque samedi au centre commercial de l'autre côté de la Meuse. Nous poussions chacun notre caddie. Elle remplissait le sien avec les publicités découpées dans les folios. De retour, elle tenait à tout ranger elle-même dans ses armoires, son frigidaire, son congélateur. « Si tu y mets les pattes, je ne retrouve rien ». En 2006, après la mort de ma femme, quand la banque m'a poussé à la préretraite, elle a décrété que ça la fatiguait trop et que, puisque j'avais désormais le temps, je pouvais bien y aller seul. Et elle m'a remis une feuille où elle avait collé lesdites publicités. J'ai eu la présence d'esprit, avant de partir, de faire l'inventaire des placards. Pour y découvrir vingt kilos de farine, douze de sucre fin, huit de sel, des quantités astronomiques d'épices, une vingtaine de

flacons de détergent pour vaisselle avec assez d'éponges et de brosses pour récurer la batterie de cuisine d'un régiment. Sans parler des conserves et autres surgelés périmés depuis des lustres.

J'ai ainsi découvert sa compulsion à amasser tout ce qui lui semblait avantageux, sans jamais vérifier son stock. Et que c'était sans doute la manifestation d'un Alzheimer, notion des plus abstraite pour moi, dont on parlait beaucoup, mais dont je n'imaginai pas qu'il pût concerner Mamma. Toute notre enfance, elle avait pris le bus chaque vendredi jusqu'à Liège pour y acheter à meilleur prix les réclames de la semaine. Elle rentrait fourbue, portant à chaque main deux lourds cabas, mais fière de bien nourrir les siens malgré la quinzaine modeste de son mari et les traites de la maison. Avec la hausse des salaires dans les années soixante, puis surtout quand je suis entré à la banque, elle a pu cesser, d'autant qu'une supérette s'était installée dans le patelin, coulant les épiceries, et qu'elle aussi proposait des réclames. Avec la déconfiture de ses neurones, Mamma s'était plongée dans ce déjà lointain passé.

Chaque semaine, elle m'a donc tendu la fameuse liste. Je l'ai prise religieusement sans jamais la regarder. Je profitais de sa sieste pour voir ce dont elle avait besoin, puis filais au Lidl tout proche. Elle n'a jamais vérifié le contenu de mon caddie. Quant aux périmés, je les ai emportés, pénétré par elle d'une répugnance à jeter la moindre once de nourriture. Il m'a fallu deux mois pour en venir à bout, sans le moindre problème d'ailleurs.

À la voir étendue sur le carreau, j'ai réalisé qu'elle avait quatre-vingt-neuf ans. Jusque-là, elle avait été Mamma, sans âge, inamovible. Même si j'avais conscience qu'elle déclinait, je ne voulais, ne pouvais pas l'admettre. Je me suis senti perdu. J'ai appelé Antonia. Ma sœur habitait à Bruxelles, cent kilomètres, ce qui chez nous semble loin, les poissons rouges adaptent leur taille aux dimensions de leur aquarium, les humains leur notion de distance à celles de leur pays. Le temps qu'elle s'extrait des bouchons, le médecin de famille avait

injecté un produit miracle qui avait remis notre mère sur pied, ou du moins son séant. Non, il n'était pas nécessaire de l'hospitaliser. Par contre, la laisser seule !...

Ma sœur a pris les choses en mains. Une chambre se libérait à l'ancien sanatorium des Bruyères transformé en maison de retraite, que dirigeait une de ses amies. Pas la porte à côté, mais nous avions l'assurance qu'elle y serait chouchoutée. Pas non plus la meilleur marché. Heureusement, les Golden sixties avaient apporté aux veuves de mineurs une pension suffisante pour le nécessaire, et nous pouvions nous cotiser afin de pourvoir au superflu. Il y avait certes une liste d'attente, mais l'amie l'a court-circuitée. Pour une fois qu'un passe-droit jouait en notre faveur !...

Le temps de rafraîchir ladite chambre, j'ai dormi dans mon lit de jadis. Et trois jours plus tard, nous installions Mamma dans son nouveau royaume. A-t-elle compris qu'elle finirait ses jours dans l'institution où la silicose, après une décennie de lutte oh combien haletante, avait emporté notre père, son mari, trente-cinq années auparavant ?

Nous remerciant ainsi de « l'emmener en vacances », elle répétait les mots qu'elle avait prononcés d'une voix sourde sur son lit de mort.

Dimanche après dimanche, entre 1968 et 1977, elle était venue en car, une heure et demie de route avec deux correspondances, un litre de vin prohibé dissimulé sous les oranges, tomates et autres cakes dans un des cabas qui avait repris du service. Je l'avais accompagnée les premières fois, mais j'ai épousé Josefa, nous sommes allés habiter Liège, la banque m'a envoyé suivre des formations... Ma sœur a pris quelque temps le relais. Mais ses études d'infirmière l'accaparaient, les gardes se multipliaient. Nous avons dû nous borner à une visite mensuelle.

Mamma était seule à son chevet lorsqu'il a rendu cette âme dont je m'étais souvent demandé s'il croyait vraiment à son existence. À notre arrivée, elle avait entortillé autour des mains déjà froides le

chapelet noir qui ne la quittait jamais. Elle nous a serrés contre elle, de part et d'autre, pour nous emmener à la fenêtre, ainsi que nous le ferions lorsque nous l'installerions trente-cinq années plus tard. Nous avons contemplé le parc. C'est alors qu'elle a murmuré : « Il a vécu neuf années en vacances ». Cloué sur son lit par le goutte-à-goutte et le tuyau d'oxygène, en avait-il jamais rien su ?

Elle, en tout cas, s'y est plongée, dans ces vacances, effaçant deux tiers de siècle dans une sombre maison de ruelle après une enfance dans la lumière adriatique. Elle passe tous ses jours à s'emplier de verdure les yeux et le cœur, déclinant avec un sourire buté les suggestions d'excursion, de scrabble ou autre macramé. Dans son bienheureux Alzheimer, elle confond le parc avec les plages de Lošinj, cette île d'Istrie où elle a vu le jour, qu'elle a dû fuir à vingt-deux ans. Elle s'y promène en compagnie de sa mère, de son frère et de sa sœur aînée, tous trois disparus dans les tueries qui ont précédé cet exode où elle a croisé le chemin de son futur mari.

Seule la messe, mensuelle vu la pénurie de prêtres, peut l'extraire de sa contemplation. Et aujourd'hui, avec deux jours d'avance, on va célébrer celle de Noël.